

MORALE ET DROIT

Association Nouvelle revue théologique | « Nouvelle revue théologique »

2020/1 Tome 142 | pages 150 à 159

ISSN 0029-4845

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-theologique-2020-1-page-150.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Nouvelle revue théologique.

© Association Nouvelle revue théologique. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MORALE ET DROIT

ALMA H., TER AVEST I. (éd.), **Moral and Spiritual Leadership in an Age of Plural Moralities**, coll. Studies in World Christianity and Interreligious Relations, Londres, Routledge, 2019, 16x24, 304 p., £115. ISBN 978-1-138-48941-7.

Rassemblant les travaux d'une quinzaine de chercheurs et de praticiens, en majorité actifs dans des institutions des Pays-Bas, ce vol. bénéficie d'une unité de perspective en dépit de la diversité des champs d'application. La question centrale peut se résumer comme suit : étant donné la diversité et la fluidité croissantes des identités dans nos sociétés – et en particulier des repères et valeurs au plan éthique et spirituel –, quels sont les types de *leadership* (au sens large) et les modes d'action capables de promouvoir une convivance respectueuse des idéaux démocratiques et ouverte aux dimensions éthiques et spirituelles ? La perspective théorique s'inspire des travaux du psychologue américain Kenneth Gergen sur l'être-en-relation (*relational being*) et du psychologue hollandais Hubert Hermans sur le « soi dialogal » (*dialogical self theory*). Les heurts de la vie en société sont accentués par notre perception d'identités (individuelles et collectives) simples, figées et aisément génératrices de conflits. La tentation est alors de chercher refuge dans un pouvoir fort et une autorité verticale. Or, chaque individu – en particulier dans des situations interculturelles – représente plutôt un réseau d'identités multiples entre lesquelles il ne cesse d'évoluer de manière plus ou moins souple.

La prise de conscience de cette pluralité constitutive est un outil précieux pour toute intervention dans les relations personnelles et dans la société, notamment de la part d'éducateurs, de psychologues, de travailleurs sociaux,

d'agents pastoraux. Ces perspectives sont à la fois mises à l'épreuve, affinées et exploitées dans trois sections consacrées plus précisément au *leadership* (dans un groupe, une communauté, une entreprise), à l'enseignement et l'éducation, enfin aux migrations et à une citoyenneté respectueuse des diversités tout en étant attentive à la vigueur du lien social. Sans se trouver au centre de l'attention, la dimension proprement religieuse et spirituelle est pleinement reconnue, y compris au plan de la culture et de la vie sociale, et non pas reléguée dans une sphère purement privée. — J. Scheuer s.j.

BARUCCO E. o.c.d., *Analogia filii*. Filiazione e bioetica da *Gaudium et spes* a *Dignitas personae*, préf. R. Tremblay, Cantalupa, Effatà, 2019, 17x24, 672 p., 39,00 €. ISBN 978-88-6929-220-0.

Ce livre est une référence pour traiter les questions délicates posées sur la filiation dans les développements bioéthiques. Nous en percevons l'actualité en milieu francophone. Ce travail long et imposant est le fruit d'un doctorat suivi par le prof. R. Tremblay à l'Academia Alfonsiana à Rome.

La première partie étudie avec précision le chap. 22 de *Gaudium et spes* et son sens christologique lié à un concept clé : l'adoption filiale. *GS 22* est situé dans le contexte global de la Constitution (chap. 1), son vocabulaire biblique est mis en évidence, ses accents liturgiques (chap. 3) et patristiques (chap. 4) sont approfondis. Cette lecture permet de souligner les traits du Christ, vrai Dieu et vrai Homme, et d'aborder l'anthropologie filiale du passage (chap. 5). Ce dernier chap. est dense : il nous offre la base future d'une théologie de la filiation.

La seconde partie est très neuve puisqu'elle nous donne un « fil rouge » pour comprendre la réception de *GS 22* dans les documents du Magistère concernant la théologie morale et la

bioéthique. De manière diachronique, l'A. met ainsi en évidence le déploiement de la réflexion et de l'interprétation de K. Wojtyła face aux grands défis en ces matières. L'horizon déployé a supposé un long travail de discernement et de découverte de cette richesse. D'abord centré sur le philosophe, le théologien et puis sur les réflexions plus générales de Jean-Paul II comme pape (chap. 6), l'étude s'attache à repérer cette présence de *GS 22* dans *Donum vitae* (chap. 7), sa créativité dans les textes relatifs à la morale (chap. 8 : *CEC*, *Veritatis Splendor*, *lettres aux familles*, *Evangelium vitae*), sa transposition dans *Dignitas personae* (chap. 9). Cette partie atteste déjà la nouveauté conciliaire et sa fécondité dans le temps qui est le nôtre.

Sur ces fondements impressionnants, la troisième partie peut aborder l'analogie filiale, clé d'interprétation théologique des questions bioéthiques. Les premiers pas de cette analogie sont posés en lien avec l'Écriture et les découvertes de S. Yamanaka : nous sommes aux portes d'une analogie « descendante » (Pourquoi ne pas utiliser le terme technique de catalogie?) qui fixe les articulations d'un discours théologique et moral en bioéthique (chap. 10). Mais il faut en montrer les fondements scripturaires en lisant attentivement Jn 1,1-18 (chap. 11), Rm 8 (chap. 12), Col 1 (chap. 13). Ces trois chap. nous permettent de découvrir les analogies de l'image, de la vie, du corps et du fils et se concluent sur un des aspects les plus riches de la thèse (chap. 14) : la comparaison de ces analogies, leur usage dans les textes de bioéthiques et la véritable fécondité de l'analogie filiale inversée, c'est-à-dire à partir du Fils et sous forme de théologie descendante. Il y a une richesse insondable dans le terme de fils. Pourquoi l'utilisons-nous en l'appliquant à Jésus, aux chrétiens et à tous les hommes? Ce mot est une analogie, dit l'A., « s'il existe une corrélation de similitude (...) dans la signification qui lie ceux à qui elle est attribuée ». Ces modes divers d'être « fils » du même Père consti-

tuent, grâce à l'action de l'Esprit, une analogie filiale descendante : non pas de l'*humanum* au *divinum*, mais du *divinum* à l'*humanum*, en passant par le *christianum*. Cette description d'un nouveau « paradigme » (l'*analogia filii*), de sa force d'application en bioéthique, et de sa fécondité pour d'autres figures d'analogie, est véritablement originale.

Pour susciter la lecture de cette belle œuvre, nous soulignons combien le chemin parcouru, même s'il est complexe et s'il ne renie pas les bases d'un vrai personnalisme, est fécond et original parce qu'il place résolument le « monde symbolique » (issu de l'Écriture et de la Tradition) au centre de toute l'anthropologie chrétienne. Ainsi, nous découvrons le sens profond de certains mots utilisés dans l'argumentaire bioéthique : corps, vie, fils. L'usage de l'analogie en théologie peut la renouveler « jusqu'à le comprendre comme un élément de réflexion rationnelle dans ces questions de bioéthique ». En se centrant sur les symboles, on n'enlève pas une force rationnelle au développement théologique et, par ailleurs, on lui découvre une raison nouvelle et un sens apologetique.

Ce livre nous offre quelques « fondements » pour la réflexion. Sa complexité apparaîtra à la plupart des esprits mais les études scripturaires permettent d'entrer plus facilement dans une logique qui n'est pas la plus courante. Le parcours est cohérent de bout en bout. La réalité de l'homme apparaît dans toute sa grandeur. Pour ceux qui désirent découvrir la créativité de certaines intuitions conciliaires, il leur suffit de se plonger dans cette étude imposante qui vise l'unité de l'être humain à partir de l'unité divine. En témoigne la réflexion « pratique » sur le statut de l'embryon humain.

Concluons par une question qui n'est pas que rhétorique et qui doit intéresser ce courant théologique rassemblé dans le groupe de recherche *Hypsis* fondé par Réal Tremblay. Cette étude est axée sur la filiation et ce que l'analogie filiale nous permet d'en dire à partir de la

venue du Verbe en notre chair et de l'adoption filiale reçue comme attestation du salut. La lecture de Jean-Paul II confronte cependant tout chercheur à une autre définition anthropologique : l'être humain est sponsal. Elle permet de mieux appréhender le mystère de l'homme et de la femme, de leur union et de leur fécondité ainsi que la beauté des états de vie. À la racine de son être, tout homme est à la fois « filial » et « sponsal » ! Mais existe-t-il une antériorité structurelle de l'un des qualificatifs sur l'autre ? — A. Mattheeuws s.j.

CALAIS V., DEPREZ S. (dir.), **Le corps des transhumains**, préf. S. Tisseron, coll. Espace éthique, Toulouse, Érès, 2019, 11x18, 216 p., 16,00 €. ISBN 978-2-7492-6348-9.

Cet ouvrage constitue une analyse pluridisciplinaire du transhumanisme et de ses dérivés ou synonymes. Le lecteur appréciera les trois premiers chap. permettant de connaître et accéder à une étude plutôt introductive de différentes notions et questions supposées par ce sujet : la préface écrite par Serge Tisseron, l'excellente introduction de Vincent Calais et le chap. portant sur les différentes conceptions transhumanistes de l'être humain sous la plume de Salomé Bour. Le lecteur néophyte trouvera de ce fait de nombreux outils pour aborder et penser le transhumanisme grâce à la lecture de ces premiers chap. Ce livre est par ailleurs une exploration audacieuse de différentes questions autour du transhumanisme : le bodybuilding (Stanislas Deprez), la psychoanalyse (Bernard Victoria et Julien Cueille), le Moi-cyborg (Frédéric Tordo), la responsabilité parentale autour de la modification génétique et l'anthropologie philosophique (Randa Abi-Aad).

On recommande la lecture de cet ouvrage manquant néanmoins de s'intéresser à des questions purement philosophiques, d'ordre métaphysique et/ou

ontologique, sur la personne humaine (le problème de la constitution ou la question de l'identité). — A. Pérez

Collectif, **L'assistance médicale à la procréation**, coll. Études. Les essentiels, Paris, Société d'édition de revues, 2019, 11x19, 120 p., 9,00 €. ISBN 978-2-37096-140-2.

Trois hommes et trois femmes s'expriment ici sur trois interventions techniques dans l'engendrement des enfants : gestation pour autrui, assistance médicale à la procréation pour femmes sans homme, utérus artificiel. Myriam Szejer et Jean-Pierre Winter critiquent ensemble, comme psychanalystes, la GPA : ne retire-t-elle pas en effet au bébé les bases de son narcissisme primordial ? Ensuite, Bruno Saintôt s.j. (qui signe aussi la préface) relève, dans l'argumentation du Comité consultatif national d'éthique, d'un avis à l'autre, les inexplicables ruptures logiques qui conduisent à admettre l'ouverture de l'AMP aux femmes seules et aux couples de femmes, tandis que Didier Sicard souligne la nécessité de retrouver dans la transcendance laïque du bien commun le moyen d'éviter tant l'exploitation mercantile des découvertes scientifiques que la pression exercée par l'activité scientifique elle-même sur le législateur.

Ce double point de vue masculin montrant les dangers d'une technique palliative où s'insinue l'expertise eugéniste, est heureusement complété, de l'intérieur dirait-on, par le point de vue féminin. En prenant pour ligne de mire les recherches actuelles sur l'utérus artificiel, Clarisse Picard fait comprendre, à partir d'une phénoménologie de l'enfantement, quel dommage ce serait – pour tous – de se passer du corps des femmes dans la mise au monde d'un enfant. Comme en écho, Agnès Mannooretonil donne cinq belles petites pages qui cherchent « la juste place pour le prodige effrayant et non civilisé de la naissance ». Chronologie, index et

bibliographie achèvent ce recueil très unifié. — X Dijon s.j.

Collectif, **L'Europe et ses populismes**, coll. Études. Les essentiels, Paris, Société d'édition de revues, 2019, 11x19, 144 p., 9,00 €. ISBN 978-2-37096-179-2.

Précédées d'une préface vigoureuse en faveur de l'Europe (J.-P. Rioux) et suivies d'une chronologie et d'un lexique, les contributions ici rassemblées explorent la géométrie variable des populismes : poussée qui entend prendre la défense du patrimoine de l'Europe – entendez autant son mode que son niveau de vie – en particulier contre l'immigration musulmane (D. Reynié) ; conjonction, en Italie, du télépopulisme de S. Berlusconi, du cyberpopulisme du parti Cinq étoiles et du « populisme du haut » endossé par les classes dirigeantes (J.-L. Pouthier) ; contestation en Europe centrale – en particulier en Hongrie – d'un libéralisme qui menace la survie des nations, déjà éreintées par le communisme (R. Krakovsky)... Deux études plus théoriques encadrent ces trois analyses : P. Valadier s.j. affronte la question de savoir de quel peuple il s'agit lorsqu'on définit la démocratie comme « le gouvernement du peuple, par et pour le peuple ». Puisque le peuple ne peut se gouverner lui-même sans passer par des institutions, ne vient-il pas un moment où il pourrait se trouver trahi ? D'où le double populisme : de gauche, qui dénonce l'illusion du consensus démocratique, alors que tant de marginaux (chômeurs, LGBT, immigrés...) ne s'y retrouvent pas, mais aussi de droite, qui reproche aux élites de mépriser, au nom de la rationalité abstraite des Lumières, l'aspiration des petites gens à retrouver leurs racines. P. Valadier range Chantal Delsol dans ce second type, mais l'A. de *Populisme, les demeures de l'histoire* accepterait-elle d'être ainsi désignée ? Elle ne récuserait en tout cas pas le

remède proposé par l'A. contre tous les populismes, à savoir de former inlassablement l'esprit critique des citoyens. L'autre étude, de J.-W. Müller, parle d'antipluralisme. Ceux qui se présentent comme les seuls aptes à représenter le vrai peuple ne peuvent, en effet, admettre le débat démocratique, alors que la démocratie se définit précisément par l'incertitude. Comparaison intéressante : les technocrates adoptent le même réflexe puisqu'ils sont sûrs, eux aussi, d'avoir la bonne solution. — X. Dijon s.j.

Congrégation pour l'éducation catholique, **Il les créa homme et femme**. Pour un chemin de dialogue sur la question du *genre* dans l'éducation, Paris, Cerf, 2019, 11x17, 66 p., 5,00 €. ISBN 978-2-204-13649-5.

Ce petit opuscule se laisse vite résumer : les études de genre peuvent être utiles pour mettre en évidence les discriminations qui affectent – même dans l'Église – l'égalité homme-femme, mais la théorie du genre qui vise à découpler le *sexe* (en tant que donné par la nature) et le *genre* (en tant que choix subjectif de chaque individu) relève de la contestation post-moderne qui met en péril l'anthropologie chrétienne. La mise en évidence de l'autodétermination de chaque sujet en sa vie affective et sexuelle, écartant l'évidence des données corporelles, entraîne en effet des dérives telles que le polyamour ou la flexibilité des engagements. C'est l'ordre même de la Création qui se trouve ainsi contesté. Or l'invention d'un *sexe neutre* rendra plus difficile, dans le chef des jeunes, la formation de l'identité, laquelle s'appuie, depuis la genèse du monde, sur l'altérité de l'homme et de la femme. Voici donc l'école conviée à faire passer, par le dialogue éducatif (fait à la fois d'instruction et de témoignage), le message qui considère la sexualité comme une richesse de la personne tout entière. Il convient, pour cela, de lutter contre la

pensée unique que voudrait instaurer l'autorité étatique et donc de restaurer l'alliance éducative entre les parents, l'école et la société. — X. Dijon s.j.

FOLSCHEID D., **Made in labo**. De la procréation artificielle au transhumanisme, Paris, Cerf, 2019, 14x21, 512 p., 24,00 €. ISBN 978-2-204-13373-9.

Voilà un livre de première importance, écrit par un A. dont la compétence n'est plus à prouver : prof. émérite à l'Univ. de Paris-Est, co-directeur du département d'éthique biomédicale aux Bernardins, alliant pertinence philosophique et connaissance scientifique, auteur de très nombreux ouvrages, il a fondé à destination des personnels de santé l'École éthique de la Salpêtrière.

L'effondrement du mur de Berlin, en 1989, nous a masqué l'apparition inquiétante d'une nouvelle idéologie, née dans l'entre-deux-guerres, celle qu'a portée le mouvement transhumaniste, qui, conquérante grâce au développement du numérique, se trouve organiquement liée avec ce que Foucault nommait, déjà, le « biopouvoir », c.-à-d., la biocratie technoscientifique. En 1968, on voulait faire l'amour sans faire d'enfants : les débats autour de l'encyclique du pape Paul VI ont été virulents ! Aujourd'hui, il est question de pouvoir faire des enfants... sans faire l'amour, révolution anthropologique majeure, qui se nourrit paradoxalement d'une érosphère consumériste croissante ! D'où le déploiement d'un arraisonnement de la « nature », qui définit notre postmodernité par où la modernité se retourne contre elle-même !

L'A. analyse en profondeur tous les clivages mis peu à peu en place, au cœur de la sexualité d'abord, de la génération ensuite, dans l'espoir de promouvoir une nouvelle fraternité, toute horizontale, sorte de « rhizome antigénéalogique » (p. 355 ; 406). No Future, Paradise now... Explorant les mythes qui nourrissent notre imaginaire, encore

aujourd'hui et peut-être plus qu'hier, interrogeant les romanciers et poètes, l'A. cherche dans l'histoire de la philosophie et plus largement des idées, des indices qui éclairent les problématiques actuelles. Avec brio et humour, D. Folscheid déploie une argumentation implacable, dégageant souvent d'inquiétantes continuités avec nos errements idéologiques et politiques d'hier, et dénonçant le caractère «orgiaque» (p. 93) de la technoscience.

Si certains auteurs sont sans doute convoqués de manière un peu trop unilatérale (ainsi Teilhard de Chardin, p. 311-318, dont on méconnaît la complexité contestatrice sur certains points), on ne peut qu'être profondément ébranlé par l'analyse de cet effondrement éthique dont le transhumanisme est le symptôme le plus inquiétant. Et si nous tentent aujourd'hui la vie «nue» et le retour à une énigmatique «nature», sans doute faut-il être averti de ce qui pourrait, dans nos espérances écologiques, aboutir à une vie dont l'humanité aurait été finalement niée! Un diagnostic implacable devant nos dérives, un appel urgent au réveil des consciences. — M.-J. Coutagne

FUMAGALLI A., *Humanae vitae*. Una pietra miliare, coll. Gdt 416, Brescia, Queriniana, 2019, 12x19, 112 p., 11,00 €. ISBN 978-88-399-3416-1.

L'encyclique est-elle une pierre d'achoppement pour la morale conjugale ou une borne, repère à ne pas franchir? Plus de 50 ans après sa parution, l'A. cherche à dépasser cette opposition en montrant qu'elle est une pierre miliare : une stèle témoin. Sa thèse est la suivante : *HV* ne rigidifie pas la doctrine morale de l'Église mais elle oriente son développement. De la perception d'un signe de contradiction, il faut parcourir un chemin pour comprendre la richesse symbolique de l'acte conjugal.

Il s'agit d'abord de définir le centre normatif de la doctrine, sa place dans la

Tradition et étudier la double signification de l'acte conjugal : prendre conscience d'abord de la coprésence dans un seul acte d'une double signification, de ce qui différencie les deux significations (la finalité procréative suit un rythme cyclique!) et de la dissociation possible entre deux significations anthropologiques et non pas seulement deux processus biologiques. L'explication éclaire les enjeux. Le chap. 5 explicite le «privilège» de la signification procréative en soulignant le caractère illicite de la contraception et licite des méthodes naturelles. L'A. souligne les limites du personnelisme d'*HV* et l'approfondissement opéré par Jean-Paul II. Il prend acte du conflit qui existe entre les deux significations et de l'oubli fréquent de la valeur unitive de l'acte conjugal.

Les deux derniers chap. sont originaux et attirent l'attention. L'acte conjugal est exposé dans sa richesse symbolique. À cette lumière sont mises en évidence de multiples significations : l'horizon est élargi au niveau des valeurs en jeu. Il s'agit aussi de rendre compte de la passion érotique présente dans la signification procréative : cet aspect est valorisant. Par ailleurs, le rappel de l'importance de la conscience est bien présent : il devrait s'élargir aux consciences personnelles qui sont appelées à poser un jugement de conscience commun. Est-ce toujours possible? Par ailleurs, laisser tout à la mesure d'un débat de conscience, c'est perdre un peu la saveur et l'originalité de ce que les autres chapitres déployaient de l'enseignement d'*HV*.

Des critères de discernement sont proposés pour vivre en vérité la «donation personnelle réciproque». Le critère fondamental est celui de la foi. Les époux sont appelés à correspondre au dessein créateur de l'auteur de la vie : ce dessein s'accomplit dans la Pâque du Christ qui sauve tout amour. Ce critère n'est pas d'abord pratique mais il permet de garder l'amour conjugal comme une vocation et la procréation respon-

sable comme un acte bon, sans plonger seulement dans la matérialité des moyens. Ce critère peut mener ainsi à la décision responsable de ne pas procréer. Il convient ensuite d'accomplir les actes conjugaux en tant qu'ils expriment cette unité homme-femme : « une seule chair ». Les époux ne peuvent ainsi rien exclure de leur don mutuel de soi. C'est à cette lumière que les époux découvrent parfois le caractère impraticable ou l'impossibilité de vivre l'abstinence de rapports conjugaux. À eux de discerner « pourquoi et comment ». Certains seront amenés à réguler la natalité par une contraception artificielle : une grille de questions peut les aider à évaluer cette décision. L'A. suggère aussi que toute décision conjugale soit prise en cherchant la plus grande fécondité possible.

Aujourd'hui, il est étonnant d'arriver à ce type de critères sans parler de la loi de gradualité. Tout discernement des moyens de régulation devrait s'y référer en gardant à la conscience la loi anthropologique affirmée dans *HV* et l'existence d'une grâce spécifique du mariage offerte à chaque époux pour cheminer vers le respect commun des significations de l'acte de don mutuel. — A. Mattheeuws s.j.

LAMBERT D., **La robotique et l'intelligence artificielle**, coll. Que penser de... ? 100, Namur, Fidélité, 2019, 12x19, 144 p., 9,50 €. ISBN 978-2-87356-829-0.

Pour son 100^e numéro, la coll. Que penser de... donne la parole à un double docteur (physique et philosophie) qui a développé une belle expertise en matière de robots et d'I.A., au point d'avoir été appelé comme expert à l'ONU en matière de robotique militaire. De quoi s'agit-il ? Le 1^{er} chap. définit le *robot* comme pourvu de capteurs, de processeurs et d'actionneurs, qui lui permettent d'accomplir des tâches ennuyeuses ou dangereuses de façon (apparemment)

indépendante de l'homme. Quant à l'*intelligence artificielle*, il s'agit d'un ensemble de techniques qui entendent imiter les mécanismes de la cognition humaine, soit à partir de calculs, soit, dans une optique davantage biologique, à partir de réseaux de neurones artificiels. Ces inventions suscitent dans le public un puissant engouement, mais elles jettent aussi le trouble : que va devenir l'homme si le robot se retourne contre lui (ou contre autrui), et si l'intelligence artificielle, prévue pour le seconder, le détrône ? Pour nous éclairer là-dessus, l'A. pose les questions de fond : p. ex., pourquoi une société telle que la nôtre a-t-elle développé l'intelligence artificielle ? Pour aider l'homme, bien sûr, par une maîtrise de toutes les données (*big data*) qui se trouvent à sa disposition, mais les résultats obtenus en matière de sécurité ou d'optimisation n'entretiennent-ils pas la méfiance envers les capacités de l'esprit humain ? Or cette pensée humaine est inégalable car tout n'est pas mathématisable en elle : elle seule d'ailleurs mérite d'être appelée *intelligence*, comme capacité de lire à l'intérieur d'elle-même. Balayant avec maîtrise les champs de l'épistémologie, de l'éthique, du droit, de l'anthropologie et même du discours ecclésial, l'A. nous invite, non pas à devenir technophobes, mais à nous garder de toute technolâtrie. — X. Dijon s.j.

LEBRUN S., **Omerta**. La pédophilie dans l'Église de France, Paris, Tallandier, 2019, 14x20, 272 p., 18,90 €. ISBN 979-1021039087.

Autant le dire tout de suite : voici un livre qui fait mal. Mais est-ce pour autant une raison pour ne pas le lire ? En quatre parties aussi implacables qu'impeccables, l'A., journaliste à *La Vie*, mène l'enquête sur ce qu'il convient bien d'appeler la crise de la pédophilie dans l'Église de France. Cet ouvrage s'ouvre en nous plongeant dans le procès ayant eu lieu à Orléans, paradigma-

tique d'une époque : c'est à partir de celui-ci que Sophie Lebrun nous emmène à la rencontre des victimes et de leur diversité, ce qui est précieux car il ne s'agit pas d'un bloc uniforme de personnes enfermées dans ce statut de victimes mais d'autant d'histoires brisées, porteuses d'un désir de justice. C'est douloureux mais très fort à lire.

Les autres parties, très richement documentées, entrent davantage dans l'analyse d'un système et de ses failles, posant les justes questions. Comment cela a-t-il pu être possible ? On en prend progressivement conscience, tout en restant choqué devant la cascade de crises qui se sont enchaînées, presque méthodiquement. Enfin, la dernière partie s'attache, avec une vraie espérance sans aucune naïveté, aux pistes pour reconstruire : celles qui apparaissent déjà ; l'A. expose ses propres idées et questions ; elle propose également à chacun d'oser continuer à témoigner dans ce contexte de la « force intérieure » de la foi. Il semble en effet souvent peser un soupçon sur ceux qui s'intéressent à ce sujet : aiment-ils vraiment l'Église pour écrire tout cela ? Avec *Omerta*, c'est clair : son A. signe un ouvrage qui, outre être un magnifique exemple de journalisme, est aussi le cri du cœur d'une croyante aimant cette Église qui est la sienne : « Plus jamais ça ! » — I. Payen de la Garanderie o.v.

MILBANK J., PABST A., **La politique de la vertu**. Post-libéralisme et avenir humain, trad. J.-F. Delannoy, Paris, DDB, 2018, 13x19, 540 p., 24,00 €. ISBN 978-2-220-09253-9.

C'est un ouvrage de combat, critique du libéralisme et plaidoyer pour une autre voie : ni la démocratie libérale actuelle, ni les populismes néofascistes. L'ouvrage comporte 5 sections, respectivement consacrées au libéralisme en tant que tel, puis à ses déclinaisons en économie, politique, dans la culture et enfin les relations internationales.

Chaque section dresse d'abord un diagnostic de la « métacrise » — pas simplement une crise conjoncturelle, mais une mise en cause des principes mêmes du modèle libéral — puis propose des pistes, parfois très concrètes, pour une politique de la vertu, finalisée par la recherche d'un bien commun et ouverte à la transcendance.

L'anthropologie libérale est pessimiste (violence ontologique, égoïsme de l'individu, pénurie des biens présentée comme inévitable, ceci renforcé par le mimétisme du désir). Il en résulte une oscillation instable entre exaltation de l'individu et exaltation de l'État, oscillation entre l'homme-singe naturalisé et l'homme-robot technicisé — et, finalement, oscillation entre le naturel et le culturel.

Les modèles contractualistes échouant à réunir des individus atomisés, il convient d'être « moderne autrement » (p. 393). S'inspirant d'une grande variété de penseurs, notamment E. Burke mais aussi J.-C. Michéa, les A. proposent ainsi un corporatisme renouvelé, qui échapperait aux écueils du népotisme par une réelle éducation à la vertu. Politiquement, le régime de « constitution mixte » est privilégié car il évite l'opposition frontale entre l'un (de l'État ou du marché) et la multitude atomisée. Économiquement, des modèles associatifs accordant une place au don sont donnés en exemple. Le monde « néo-médiéval » contemporain (résurgence des empires, importance des villes) s'avère propice à une redécouverte du « social » (non réductible à l'économie ou au politique) comme alliance autour d'un bien commun partagé.

Un tel projet n'est pas « utopique », mais nécessite certes « la formation d'un *habitus* culturel totalement différent » (p. 262). Les A. soulignent les atouts du christianisme pour œuvrer à cette nécessaire révolution anthropologique. Les différentes thèses de l'ouvrage ouvrent à la discussion. Sa lecture est plus que bienvenue, pour éclairer la transition

culturelle que nous vivons. — M. Bernard

THIEL M.-J., **L'Église catholique face aux abus sexuels sur mineurs**, Montrouge, Bayard, 2019, 15x23, 720 p., 24,90 €. ISBN 978-2-2274-9603-3.

Experte de longue date de ce douloureux sujet, l'A. propose dans ce fort ouvrage la somme qui manquait pour soutenir une réflexion appropriée. On peut ne pas partager tous les accents de son analyse, parfois portée à quelques excès – faut-il vraiment généraliser la responsabilité de ceux qui dans l'Église « étaient en première ligne et n'ont rien fait » (p. 13), réinterroger pareillement la règle du célibat et de la continence (p. 630) ? Il n'en reste pas moins qu'on n'échappe pas au diagnostic d'un « phénomène systémique » qui interroge la structure même de l'Église et sa manière de fonctionner (p. 13). Commenant par une nécessaire relecture rapide de l'histoire, surtout centrée sur la France (chap. 1), l'ouvrage propose (chap. 2) un état des lieux et éclaircit quelques définitions, non sans proposer des échappées interprétatives (« On peut se demander si, par-delà les cas d'inceste biologique, les abus sexuels de certains clercs et religieux ne relèvent pas d'un inceste spirituel », p. 99). La justice (civile plus que canonique) est présentée (chap. 3) comme le cadre contraignant souvent décisif pour « contenir » les transgressions sexuelles. La souffrance du mineur victime (chap. 4) vient dès l'abord à l'avant-plan, avec ses modes d'accompagnement même pastoral, puis ce sera le tableau des auteurs d'agressions sexuelles (chap. 5) qui vise à mieux cerner leur profil et à comprendre le pourquoi du passage à l'acte, en vue de le prévenir – notons qu'il n'est pas renoncé à « traiter » ces personnes déviantes (p. 281).

La deuxième moitié de l'opus porte en particulier sur les abus sexuels com-

mis par des religieux et des clercs de l'Église catholique (chap. 6), avec une analyse de ces causes qui mettent en jeu des questions éthiques et théologiques (chap. 7) ; puis un dernier chapitre reprend tout ensemble les impératifs « prévenir, former, veiller, prendre soin » (chap. 8), avant une très brève conclusion générale. Ce deuxième mouvement repart des faits les plus récents dans l'universalité de l'Église (États-Unis, Canada, Chili, Australie, France, Irlande, Allemagne, Autriche, Belgique), et des réactions magistérielles, bien documentées, depuis *Crimen sollicitationis* (1962), à travers l'affaire Marcial Maciel, jusqu'à la lettre du pape François au peuple de Dieu (2018) ; on y trouvera des pages canoniquement informées (mais qui peuvent laisser songeur) au sujet du secret pontifical ou de la confession. On l'a dit, la même impression se fait jour quand, parmi les causes analysées, il est traité de l'obligation du célibat sacerdotal, mais aussi de lobby gay ou de féminisme contemporain. Il est clair que « l'analyse faite peut (...) apparaître lourde, tragique » et que « le risque de cléricanisme est une plaie pour l'Église, mais certains savent l'éviter quand bien même ils souffrent aujourd'hui de cette crise systémique, qui, elle, concerne tout un chacun » (p. 618). Il faut savoir gré à l'A. d'avoir produit cette impressionnante étude (un parcours « rude, ténébreux, vrai chemin de croix », p. 668), et de l'avoir terminée en insistant sur la formation des séminaristes et des novices, des prêtres et de tous les acteurs de terrain. Une imposante bibliographie, quelques dates majeures, la liste des abréviations et des remerciements clôturent un travail qu'il n'est pas permis d'ignorer. — N. Hausman s.c.m.

TIMMERMANS M., **La différence qui enrichit**. La différence sexuelle selon Edith Stein et Jean-Paul II, coll. Studia Theologica Internationalia 2, Cracovie, Uniwersytet Papieski Jana Pawła II,

2019, 16x23, 486 p. ISBN 978-83-7580-679-3.

La différence entre l'homme et la femme est un thème d'actualité. Elle « donne à penser » à de nombreux chercheurs. Cette radicale différence interpelle les personnes, les cultures et les Églises. Elle est visible de génération en génération. Elle touche toute l'unité personnelle de l'être humain. La différence sexuelle est inscrite dans le corps, mais elle dit une forme de transcendance de l'homme par rapport au créé. Ce livre, fruit d'une thèse à la Fac. jésuite de théologie à Bruxelles (I.É.T.), étudie deux auteurs, une femme et un homme : Edith Stein et Karol Wojtyła. Ce choix complémentaire dessine comme un arc-en-ciel historique et géographique tout en respectant l'élaboration originale des réflexions de chacun. Le but de cette « comparaison » est d'approfondir la différence sexuelle telle qu'elle est abordée par ces auteurs dans leurs écrits. L'approche d'E. Stein est plus philosophique, celle de Jean-Paul II plus théologique. Le diptyque est original et inspirateur surtout pour le monde francophone. Les références bibliographiques ouvrent en effet un riche horizon au monde germanique et anglo-saxon.

Ce livre est une étape dans la recherche du contenu de cette articulation homme-femme et une vraie richesse. Il n'occulte pas les apories et les questions délicates posées par les deux A. : le *Gemüt* d'E. Stein, ses interprétations pauliniennes, la structure sponsale de l'être humain pour Jean-Paul II, le rapport âme-corps, la notion de complémentarité et de soumission entre l'homme et la femme. Mais le principe lubacien qui guide la rédaction générale est bien celui d'*unir pour distinguer*. Une autre originalité réside dans l'articulation proposée : non pas parler seulement de complémentarité, mais d'enrichissement réciproque dans le face-à-face sexué entre l'homme et la femme.

La complémentarité est un signe de respect et dénonce toute dialectique « maître-esclave » dans la différence sexuelle. Elle énonce une égale appréciation de la dignité des personnes sexuées tout en assumant leurs différences bien réelles, dans leur corps et leur intentionnalité, mais aussi dans leur rapport au monde. Mais il convient d'aller plus loin dans la perspective en levant l'ambiguïté de la complémentarité pour comprendre l'*enrichissement* apporté par la relation sexué et sexuelle entre l'homme et la femme.

Le chap. 7 développe l'intuition de l'A., marque les limites du terme de complémentarité et suscite des pistes : dans leur âme et dans leur corps, dans les deux états de vie (conjugal et virginal), dans la mission, l'homme et la femme font l'expérience d'une transcendance enracinée dans leur profonde différence sexuelle. Cette différence est comme un « sacrement » : signe visible d'une réalité invisible, celle d'un Dieu trinitaire qui a créé l'humanité selon deux manières d'être une personne, à son image. Dans leur identité propre, le don réciproque de l'homme et de la femme enrichit leur perception du réel, de leur origine et de leur fin également. L'enrichissement signifie une transformation réciproque par le regard, la rencontre, et l'union entre les deux. Ainsi toute personne sexué est-elle transformée par l'existence même de l'autre, d'un sexe différent. Les états de vie permettent à cette transformation de prendre son vrai visage historique et de cheminer vers un amour divin qui, en profondeur, a voulu et aimé cette différence pour nous faire comprendre ce qu'il est et nous changer en une image de plus en plus parfaite de son identité divine. Comme l'a écrit P. Teilhard de Chardin dans *Le cœur de la matière*, son autobiographie, « rien ne s'est développé en moi que sous un regard et sous une influence de femme ». — A. Mattheuws s.j.